

*En ce siècle où l'homme s'acharne à détruire d'innombrables formes vivantes,  
après tant de sociétés dont la richesse et la diversité constituaient  
de temps immémorial le plus clair de son patrimoine,  
jamais sans doute il n'a été plus nécessaire de dire, comme font les mythes,  
qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même,  
mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme,  
le respect des autres êtres avant l'amour-propre ;  
et que même un séjour d'un ou deux millions d'années sur cette terre  
puisque de toute façon il connaîtra un terme,  
ne saurait servir d'excuse à une espèce quelconque, fût-ce la nôtre,  
de se l'approprier comme une chose et s'y conduire sans pudeur ni discrétion.*

Claude Lévi-Strauss, *L'Origine des manières de table*, Plon, 1968

## Prologue

*Il y a longtemps, très longtemps, bien avant que l'humanité n'existe, Soleil et Lune s'aimaient d'un amour fougueux. Le dieu Tupã voulait créer les hommes, mais la chaleur dégagée par l'amour de Soleil et de Lune le gênait dans cette tâche. Il employa alors les grands moyens et sépara les deux amants. Fou de rage, Soleil s'éloigna et emporta avec lui ses rayons les plus ardents. Il fit soudain moins chaud. Lune, inconsolable, fondit en larmes tant sa douleur était insoutenable. Elle pleura tant et tant que ses larmes coulèrent sur la Terre et donnèrent naissance à un fleuve : l'Amazone...*

C'est ainsi que les Macuxi, ignorant où l'Amazone prenait ses sources, élaborèrent ce mythe afin d'expliquer la présence du grand fleuve. Cette interprétation issue de la rêverie collective est un exemple de récit parmi des milliers d'autres, fécondés par les sociétés humaines face aux événements qu'elles ne pouvaient expliquer autrement.

Le mythe serait-il ainsi l'écho d'un imaginaire nécessaire pour comprendre, interpréter et ordonner le monde ? Pour l'anecdote, en commentant *Totem et tabou* que Sigmund Freud avait sous-titré « Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celles des névrosés », l'anthropologue Claude Lévi-Strauss n'hésitait pas à ironiser, tout en apportant une bonne définition à l'objet de ce livre : « *Freud a construit un mythe, un très beau mythe d'ailleurs. Mais comme tous les mythes, il ne nous dit pas comment les choses se sont réellement passées. Il dit comment les hommes ont besoin d'imaginer que les choses se sont passées pour tenter de surmonter des contradictions.* »<sup>1</sup>

---

1. Claude Lévi-Strauss et Didier Eribon, *De près et de loin*, Odile Jacob, 1988.





Le mythe sert à présenter un problème et lui apporte une réponse suffisamment satisfaisante pour avoir l'adhésion de toute la communauté. Loin de se diriger vers une vérité scientifique, le mythe doit être cru sur parole par l'ensemble d'une société qui y trouve le moyen d'expliquer comment le monde fonctionnait autrefois et pourquoi il est tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il a un rôle de justification et de contrôle sur les événements passés. Il raconte de façon récurrente la même histoire : celle de la genèse. Pour de nombreuses sociétés, le monde était déjà en place dans un lointain passé mais dans un ordre différent. Les éléments qui le composaient étaient dans le désordre ou pas encore installés. Cette mémoire du passé continue d'une certaine façon de vivre par la transmission de discours, de récits, de rumeurs, de messages et de conversations réactualisés ou renouvelés. Un mythe pouvant être donné pour mort est ranimé à chaque fois qu'il revient dans un discours. Faire croire au mythe en le répétant, c'est le faire vivre.

Le mythe, propriété de la mémoire et de l'inventivité incessante de celui qui le transmet, le *mythomane*, se situe à l'opposé de l'histoire qui, elle, a le souci de la vérité et doit se soumettre à des faits vérifiables et scientifiques pour étayer un événement du passé. Le récit d'une histoire se doit d'exclure toute extrapolation fabuleuse, tout embellissement à caractère subjectif. L'histoire est confiée à l'historien qui peut toutefois, sous pression politique ou influencé par les préceptes de son époque, mettre à distance éthique et déontologie. Cependant, le mythe et l'histoire sont en perpétuelle reconstruction, le premier par l'apport de nouveaux éléments venant enrichir le récit originel, la seconde

essentiellement par les progrès techniques qui s'intègrent à toute nouvelle investigation. Dans tous les cas, mythe et histoire repoussent les butoirs de la pensée.

En Amazonie, les hommes ont élaboré les mêmes mécanismes pour appréhender des environnements parfois hostiles. Les mythologies des basses terres sud-américaines explorent la naissance des astres, l'alternance entre le jour et la nuit et toute une pléiade de phénomènes naturels. L'anthropologue Philippe Erikson, qui a collecté des mythes Matis, nous révèle que pour cette communauté l'arc-en-ciel est le chemin des défunts, ou bien encore la pleine lune provoque la pluie et la regarder entraînerait fatalement la mort par une piqûre de serpent...

Les Tapirapé du Mato Grosso expliquent que les taches sur l'astre lunaire seraient la conséquence d'une relation incestueuse. Chaque nuit, une jeune fille amoureuse de son frère lui rendait visite. Dans l'obscurité totale, elle s'installait dans son hamac et le quittait avant le lever du jour. Le jeune homme désireux de savoir avec qui il couchait, décida de tremper sa main dans le jus noir de *genipa*<sup>2</sup> et de la passer sur le visage de la mystérieuse visiteuse. C'est ainsi qu'il découvrit qu'il avait une relation avec sa sœur. Cette dernière, honteuse, partit se cacher dans le ciel.

Pour les Zo'é, l'éclipse serait interprétée comme l'acte violent d'un jaguar qui, en dévorant la lune, entraînerait la disparition de tous les enfants.

Les mythologies amazoniennes parlent d'un temps où les hommes et les animaux n'étaient pas encore distincts et avaient un destin commun. Nombreux sont les mythes qui racontent les relations sexuelles entre des êtres humains et non humains, malgré des morphologies différentes. Nous touchons là l'un des points les plus complexes des sociétés amérindiennes qui sont constituées bien plus que de simples femmes et de simples hommes. Elles forment des collectifs composés d'humains, de divinités et d'autres entités spirituelles, d'animaux et de plantes. D'après l'anthropologue Philippe Descola, il y a ici une continuité avec la nature. C'est peut-être l'une des grandes différences avec les sociétés dites modernes où la rupture entre les êtres humains et la nature semble consommée. Néanmoins, il faudrait émettre quelques réserves sur ce dernier point car notre langage suppose que cette rupture n'est pas définitive. Ne dit-on pas encore de quelqu'un qui chante faux qu'il va faire pleuvoir, comme si l'acte d'entonner un chant détenait le pouvoir d'agir sur la pluie ou le beau temps ? Et il reste encore quelques bribes de bestialité en nous, notamment dans nos expressions de la vie courante : être malin comme un singe, rusé comme un renard, bavard comme une pie, myope comme une taupe... Sans nécessairement passer du coq à l'âne, un bestiaire digne de l'arche de Noé semble encore rythmer nos journées, surtout quand la météo s'en mêle : araignée du matin, chagrin, araignée du midi, souci, araignée du soir, espoir...

Dans de nombreuses mythologies amérindiennes, les arbres supportent le ciel. Les abatte reviendrait à faire tomber le ciel et à plonger la Terre dans l'obscurité.

2. Le *genipa* est un arbre de la famille des Rubiacées dont les fruits sont comestibles. Son nom scientifique est *Genipa americana*.

Dans les temps mythiques, les animaux étaient des êtres humains et avaient la capacité de parler. Bien qu'aujourd'hui la séparation soit distincte, la relation intime avec certains animaux demeure.




Les Amérindiens conçoivent l'univers comme un mille-feuille composé de trois couches distinctes, parfois même davantage : la terre, l'eau et le ciel. Ces différents paliers se superposent comme des disques empilés au-dessus et au-dessous de la terre, où vit l'actuelle humanité. Les relations entre humains, entités célestes, aquatiques et souterraines sont rapportées dans les récits mythiques. Elles sont commentées lors des rites, mais aussi lorsqu'un diagnostic de maladie, de mort ou d'infortune s'impose. Elles sont également étalées sur la place publique après un rêve ou lorsqu'un individu rentre de la forêt et qu'il relate sa rencontre avec un être du monde invisible. C'est dans l'un de ces trois éléments que vivent les âmes des morts qui, selon les ethnies, poursuivent leur vie dans les villages ou bien continuent de perturber les vivants.

Les Amérindiens considèrent la mort comme un passage. Lors des rites funéraires, l'ensemble de la communauté aide l'âme du défunt à rejoindre le monde des morts. Il arrive que les vivants et les morts restent en contact, comme chez les Zo'é, soit par le rêve pour les vivants, soit sous la forme de messagers, les morts se présentant aux vivants sous la forme d'oiseaux. Dans ce système, les relations ne sont pas interrompues, ce qui procure aux Zo'é une grande sérénité face à la mort.

À chaque mission dans une communauté amérindienne, il est intéressant d'interroger les individus sur des événements en tout genre, même les plus banals. Il y a une question que l'ethnographe devrait d'ailleurs éviter de poser : « *Pourquoi faites-vous cela ?* » Car la réponse est presque toujours la même : « *C'est notre coutume, on a toujours fait cela.* » Si l'on insiste, l'on obtient en retour, désignant un demiurge ou une autre entité : « *C'est untel qui nous l'a enseigné. C'est lui qui l'a fait en premier.* » Avec de telles informations, il ne reste plus qu'à décrypter le mythe. C'est un travail périlleux pour deux raisons. D'abord, on le sait à présent, le mythe est une succession d'événements qui n'obéit à aucune règle de logique ou de continuité. Tout semble possible. Ensuite, la restitution par l'ethnographe de phénomènes immatériels ne peut éviter les interprétations. Il s'agit de traduire un récit, dicté dans une langue étrangère, afin de le rendre compréhensible dans une autre langue. Il y a automatiquement des pertes, des déformations, des erreurs, des influences et des exagérations. On pourrait dire que l'on est amené, dans l'exercice de ce livre, à *tordre le mythe*. Cependant, la rédaction de ces mythes collectés sur le terrain s'est attachée à conserver le fondement même de leur structure narrative.

Les mythes retranscrits ici ont un caractère universel et l'on pourrait en retrouver différentes formes dans de nombreuses sociétés à travers le monde. Il est vrai que l'être humain, à toutes les époques, s'est interrogé sur sa naissance, sa vie, sa mort... Les réponses, souvent influencées par les rêves, se déclinent en plusieurs versions. Dans cet ouvrage, les mythes sont classés selon une chronologie qui débute avec l'arrivée des hommes sur la terre jusqu'au départ des âmes des morts dans des mondes parallèles. Chacun a pour fonction de renforcer la cohésion sociale du groupe et de maintenir l'ordre du monde.



Serge Guiraud

